

impossibilité de faire autrement. Non : bégayer, buter et revenir, pour tenter au final de dire autrement, de dire mieux – en vue de proposer des raisonnements déroutants et vraiment neufs. Là où le *style* de Vilém Flusser est si particulier, c'est que (pour paraphraser Gilles Deleuze) il ne bégaye pas dans sa propre langue, mais dans la langue des autres. Dans ces langages multiples qu'il a appris au fil des années, des exils et des voyages. En anglais, en brésilien, en français – mais aussi, ne l'oublions pas, en langage informatique et en code génétique. Aux confins de la biologie, de l'art et de la philosophie, Vilém Flusser nous emmène ici en expédition dans les strates enchevêtrées d'un monde de plus en plus complexe.

Préface

Le tournant flusserien des écologies

Né en 1920 à Prague, exilé pendant une trentaine d'années au Brésil après que la quasi-totalité de sa famille eut été victime de l'extermination nazie, établi dans le Sud de la France à partir du début des années 1970, avant de mourir d'un accident de voiture en 1991, Vilém Flusser n'a pas seulement traversé de nombreux milieux de vie, rédigeant ses textes en quatre langues (allemand, portugais, anglais, français) : il a constamment réfléchi aux façons multiples et souvent surprenantes dont nos existences et nos milieux se reconditionnent mutuellement. C'est toute son œuvre qui peut légitimement être envisagée comme une foisonnante, inlassable et passionnante réflexion sur l'écologie, dans la mesure où cette dernière cherche justement à comprendre les vies par leurs milieux.

Cette collection de textes spécifiquement réunis par Marin Schaffner pour les éditions Wildproject autour des questions écologiques a donc à la fois la valeur d'un condensé du « quintessentiel Flusser » et le statut d'un sommet d'iceberg, dont on espère qu'il donnera à ses lecteurs et lectrices l'envie d'explorer les autres œuvres de cet auteur si important et si espiègle, que les mondes germaniques, lusophones et anglosaxons pratiquent depuis des décennies, et qui commence à peine à être découvert en France grâce à un travail éditorial qui s'est grandement accéléré au cours des dernières années³. Introduire, situer, expliquer,

3. Voir à ce propos la ressource merveilleuse que constitue le site Flusser France (flusserfrance.eur-artec.com), animée par Marc Lenot, qui

discuter les textes rassemblés ici prendrait des volumes de commentaires. Cette brève préface se contentera d'esquisser trois grandes lignes de force indiquant en quoi – malgré le fait que ces textes aient été rédigés il y a près d'un demi-siècle, dans un monde où la réflexion écologiste n'avait pas du tout le même statut ni la même visibilité qu'aujourd'hui – Vilém Flusser continue d'avoir plusieurs longueurs d'avance sur ce que nous croyons comprendre de nos rapports à nos environnements.

Un monde de sandwiches autophages

Vilém Flusser est un philosophe, féru de phénoménologie, de sciences du langage, d'études de médias et d'esthétique, mais c'est aussi un énorme écrivain : quelqu'un qui mobilise incessamment les ressources de la créativité littéraire pour permettre à son écriture d'enrichir sa pensée et d'en dépasser les limites. Les textes réunis ici multiplient les images inattendues qui nous font imaginer nos environnements sous des perspectives désarçonnantes. Flusser a fait l'éloge des migrantes et des migrants, que leur situation d'exil expose à des milieux de vie étrangers, étranges, non familiers, bizarres, insoupçonnés – et son écriture s'ingénie à nous exiler des œillères de nos plis coutumiers. « Habitude et habitat sont de la même famille » : « le *séd-entaire* (celui qui *ré-side*) *pos-sède* », tandis que « le *nomade* (celui qui se meut) fait des expériences », « en se mouvant, [il] s'expose au danger » (p. 100). Or migrants, exilés et nomades, quoique traversant divers environnements, ont appris à se resituer au sein de milieux d'un autre ordre, d'une autre nature, qui

rassemble toutes les informations et textes disponibles à propos des éditions françaises de l'auteur.

échappent aux sédentaires (ou les inquiètent) : « le vent est pour le nomade ce que le bien-fonds et le fondement sont pour le sédentaire. Ce qui nous met, nous autres sédentaires, mal à l'aise avec le vent, c'est qu'il peut être perçu, entendu, éprouvé, mais qu'il est insaisissable, incompréhensible » (p. 103). En une période où les dérèglements du climat jouent un rôle central dans nos imaginaires, comment penser l'écologie à partir de ces milieux insaisissables et fluides que sont les vents ?

Ailleurs, Flusser-le-poète invite à imaginer notre époque comme immergée non dans un monde d'objets (techniques promues par une logique consumériste), mais dans un océan de lumière :

Voilà la métaphore qui s'impose pour qualifier cette nouvelle ère : il y a un océan de lumière, qui est en partie visible et en partie invisible, et toutes les choses en sont imprégnées. Et nous en sommes imprégnés tout autant ; notre raison est l'un des canaux par lesquels cet océan de lumière infuse en nous. En fait, tout en nous, nos propres corps, nos propres esprits, est imbibé de rayonnements. [...] C'est à ce jeu de rayons que nous devons tenter de donner sens, si nous voulons que la nouvelle ère des Lumières dans laquelle nous nous apprêtons à entrer soit la promesse d'un avenir radieux. (p. 209)

Loin de penser la numérisation de notre univers informationnel en termes de « dématérialisation », comme on le faisait beaucoup à la fin du 20^e siècle, Flusser s'attache à *rematérialiser les imaginaires* par lesquels nous pouvons appréhender (avec moult difficultés) des existences qui se mènent désormais toujours à la fois à la surface de la planète Terre et dans le cyberspace qui organise désormais cette surface

terrestre. Les vents des nomades et les imprégnations de lumière des internautes esquissent une compréhension de notre terrestrialité qui est peut-être moins littéraire que littérale.

Non content de dédier tout un livre (peut-être son plus beau) à réimaginer nos existences numériques en poulpes luminescents⁴, Flusser nous fait atterrir au plus ras des pâquerettes : « Nous sommes des tubes vivants (des vers). Le monde s'infiltré à travers l'un de nos orifices (la bouche) et s'écoule ensuite par l'autre orifice (l'anus). Voilà pourquoi nous savons distinguer "l'avant" et "l'arrière" » (p. 125). Que nous ingérons et digérons des calories ou de l'information, c'est sur cette existence monolinéaire de vers-tubes que Flusser fonde notre perception de ce qu'il appelle l'« Histoire » (distinguant un avant d'un après et repérant des chaînes causales allant de l'un vers l'autre). Nous ne dépasserons jamais cette réalité basique de tube digestif-intellectif (nous serons toujours des êtres « historiques »), mais l'urgence écologique nous oblige à réarticuler nos existences dans les complexités (étymologiquement : dans les « repliements ») « post-historiques » de nos environnements (techniques) multidimensionnels⁵.

Notre défi est d'apprendre à cohabiter sur la planète Terre au sein de ce que la science-fiction flusserienne imagine comme « un sandwich bizarre » :

Chaque couche contient des phénomènes partagés par d'autres couches. Cela signifie-t-il que les couches se contiennent les unes les autres telles des poupées

4. Vilém Flusser, *Vampyroteuthis infernalis*, Bruxelles : Zones sensibles, 2015 [1987].

5. Voir Vilém Flusser, *Post-histoire*, Paris : T&PWork Unit, 2019 [1983].

russe ? Indubitablement, le sandwich est plus comme un ensemble de poupées russes que comme une règle inébranlable : la couche « écosystème » est contenue dans la couche « comportement animal ». Mais il est aussi comme un système de poupées russes réversible : la couche « comportement animal » est contenue dans la couche « écosystème ». Une petite poupée est-elle capable d'en contenir une plus grande, comme le cerveau humain – qui contient l'univers qui le contient ? Le sandwich se transforme en une sorte de poupée russe cannibale, chaque couche tentant de dévorer les autres. Il se transforme, car il essaie de distinguer l'ordre du désordre au sein de la concrétude grise du monde, autour de nous et en nous. (p. 136)

Bienvenue dans l'éco-logie flusserienne : ce discours (*logos*) sculpté par un juif pragois-brésilien survitaminant la phénoménologie aux hormones de la médiaticité, pour élever nos imaginaires et nos débats publics à la hauteur de milieux de vie (*oikoi*) inextricablement enchevêtrés dans leur invraisemblable autophagie.

L'écologie des embouteillages

Flusser aura tenu toute sa vie un discours de crise. Sur tous les tons, il aura répété que nos sociétés (civilisation, modernité, gouvernement, pensées, écoles, arts, sciences, technologies, etc.) sont entrées dans une situation *critique*, et ce dans un triple sens : médical, puisque c'est leur survie qui se trouve mise en jeu dans l'issue de cette crise ; philosophique, puisque l'Occident est sommé de réviser de façon fondamentalement autocritique les façons dont il pense et met en acte ses agissements sur la planète Terre ; et éthologique, puisque ce sont les critères mêmes de définition de nos valeurs qui doivent être réenvisagés et remodelés.

Quelles que puissent être nos réticences face à ce discours de « la crise » – aujourd’hui largement éculé par les abus d’un néolibéralisme qui en a fait son moteur pour imposer ses « réformes » –, les textes réunis ici permettent d’envisager trois déplacements majeurs dont nos pensées de l’écologie, malgré leur grande diversité, ne semblent pas encore avoir pris la mesure.

Le premier déplacement nous est apparemment le plus familier, puisqu’il concerne le besoin de substituer à un modèle linéaire (de la consommation) un modèle circulaire (du « recyclage »). Flusser remonte toutefois bien en-deçà des petits gestes du tri des déchets. Il pose un problème épistémologique, de conception même des connaissances à travers lesquelles nous abordons et manipulons notre monde : « Les modèles de la connaissance dont nous avons hérité sont linéaires. Selon l’un de ces modèles, l’homme est un être qui modifie progressivement le monde qu’il trouve, et dans lequel il se trouve » (p. 143). Nous transformons-informons des objets trouvés (« naturels ») en objets produits (« culturels »), selon un progrès historique linéaire. Or, « un autre modèle s’impose, un modèle circulaire [selon lequel] l’homme transforme la nature en culture en informant les objets trouvés, et ces objets informés se dés-informent “naturellement” pour redevenir nature. [...] La substitution du modèle linéaire par le circulaire est une véritable “révolution culturelle”. [...] L’intérêt ontologique se déplace de la nature et de la culture vers les produits semi-finis et les ordures » (p. 145).

De même que Bruno Latour, dans *Où atterrir ?*, proposait en 2017 une rotation à 90° de nos repères politiques habituels (gauche-droite)⁶, de même Flusser

6. Bruno Latour, *Où atterrir ?*, Paris : La Découverte, 2017.

propose-t-il à l’écologie, dès la fin des années 1970, une rotation fondamentale de ses principes d’orientation au sein de la binarité problématique entre nature et culture. Adopter des modèles de pensée circulaires ne consiste pas seulement à recycler ses déchets, mais invite surtout à appréhender les constantes interpénétrations entre nature et culture sous le point de vue de leur *vitesse* de circulation :

[...] le véritable problème ontologique posé par le modèle circulaire est celui de la vitesse de la circulation. Les problèmes des produits semi-finis qui ne finissent « jamais » (par exemple, les médicaments contre la mort), et des ordures qui ne se désinforment « jamais » (par exemple, les déchets atomiques). Le véritable problème posé par le modèle circulaire, ce sont les embouteillages de la circulation entre nature et culture. C’est pourquoi l’intérêt ontologique se concentre sur ces régions ambiguës d’embouteillages, et non plus sur la distinction entre le naturel et l’artificiel. (p. 146)

Non moins qu’au recyclage du verre, l’écologie flusserienne nous rend sensibles à l’entubage des vers – que nous sommes toutes et tous peu ou prou, des lombrics aux chaînes de production, en passant par les États et les gourmets. Cette écologie des embouteillages reste encore largement à inventer. Les gouvernements de pays occidentaux n’en prennent certainement pas la route en subventionnant des voitures électriques d’une tonne au nom de la décarbonisation. Si leur programme n’était pas de poursuivre à tout prix le *business as usual* qui nourrit leur pensée et leur survie politique, ils feraient bien de lire Flusser pour réorienter leur feuille de route : « il ne faut pas produire mieux, mais

consommer mieux ». Il ne faut pas produire des SUV plus verts, mais repenser nos politiques de transport et d'aménagement du territoire. « Parce que ce n'est pas l'objet naturel qui nous menace (le tigre, la pierre qui tombe) ; c'est l'objet mal consommé, mal digéré (Seveso, le nazisme) » (p. 148). Ce qui plombe notre avenir commun en tant que cohabitants de la planète Terre, ce ne sont pas tant les sécheresses ou les inondations (« naturelles ») que les inégalités sociales et les iniquités géopolitiques, qui embouteillent les pauvres autour de goulots d'étranglement, tandis que les riches sabrent le champagne de leurs actions boursières toujours en hausse. Et cette écologie des embouteillages ne désigne pas les masses trop peuplées du « bas » ou des « Suds » comme les responsables des problèmes planétaires, comme le fait un certain discours écologique (inter-)gouvernemental depuis plus d'un demi-siècle⁷. Elle situe sans ambiguïté les problèmes environnementaux du seul côté des riches : « Nous en avons avalé trop pour pouvoir le digérer. »

Cette écologie des embouteillages n'est pas seulement un discours politique. C'est aussi, selon Flusser, une double science, encore toute nouvelle (ni dure ni molle, ni science de la nature ni science de la culture) : une *science des ordures*, qui s'occupe de questions de recyclage (comment remettre en circulation ce qui a déchu de la circulation ?) et une *science des produits semi-finis*, qui correspond d'assez près à ce que des penseurs contemporains baptisent « écologie du démantèlement⁸ » (comment « accé-

7. Romain Felli, *La Grande Adaptation : climat, capitalisme et catastrophe*, Paris : Seuil, 2016.

8. Emmanuel Bonnet, Diego Landivar et Alexandre Monnin, *Héritage et fermeture : une écologie du démantèlement*, Paris : Divergences, 2021. Voir

lérer la dés-information » en transformant l'ordure en une nature non nocive ?). Déchets nucléaires, contaminations génétiques, pollutions biochimiques, nazisme, complotisme, économisme appellent tous à une même lutte, qui ne peut relever du seul combat, mais qui doit passer aussi par le soin attentif d'une science du démantèlement. Tous ces « produits semi-finis » ne peuvent être annihilés ou éradiqués, ni par un acte de volonté (comme une vulgaire ordure), ni par un déchaînement de violence (comme un vulgaire ennemi). Ils requièrent une meilleure connaissance de leurs dynamiques accompagnant une *curation* prudente et respectueuse de tout ce qui nous attache à eux – au triple sens de curer des toilettes, de trouver une cure à leur toxicité et d'accomplir un geste de curation quasiment artistique.

Repérer les produits semi-finis au-delà des simples ordures, c'est se demander de quelles nécessités fonctionnelles résultent les embouteillages. C'est parce que chacun trouve plus pratique de prendre sa voiture individuelle que les routes se paralysent en embouteillages. Les routes et les automobiles, comme les antibiotiques et les pesticides, sont des produits semi-finis. Dans l'absolu, ils nous fournissent de précieux services. Mais leur vitesse de circulation en fait ce qu'Alexandre Monnin et ses collègues appellent des « communs négatifs » : des réalités infrastructurelles qui ne nourrissent nos vies qu'en pourrissant nos milieux de vie. Le défi de l'écologie du démantèlement tient à leur positivité (nous avons besoin d'eux dans le court terme), qui les distingue clairement de simples ordures.

aussi le n° 93 de la revue *Multitudes* consacré aux communs négatifs (2023).

Et c'est ici peut-être que l'écologie flusserienne est la plus pertinente pour dépasser certaines impasses des écologies actuellement dominantes au sein d'une certaine radicalité. « Le clivage politique du futur ne sera plus celui entre la gauche et la droite (entre ceux qui désirent changer la "culture", et ceux qui désirent la préserver) : ce sera un clivage entre, d'une part, des courants « anti-techniques » rêvant d'« une nature [...] dans laquelle l'homme mène une vie paradisiaque », dont l'exemple serait donné par « les communautés "alternatives" » et, d'autre part, des courants « pro-techniques » s'inscrivant dans une « culture-palimpseste », dont l'exemple serait la Silicon Valley (p. 145). Plutôt que de choisir entre les deux, Flusser invite à mesurer la part de vérité contenue dans chacun de ces deux pôles. Nous avons besoin de développements techniques et industriels pour apprendre à « consommer mieux », mais nous devons en même temps nous méfier de certaines tendances productivistes du prométhéisme technosolutionniste⁹.

Son avertissement reste plus pertinent que jamais : « la substitution du modèle linéaire par le circulaire a provoqué une crise de la politique : le progressisme est en train de devenir réaction » (p. 149). C'est un double écueil « écofasciste » qu'il pointe ainsi. D'une part, le progressisme technosolutionniste devient un conservatisme qui s'agrippe au *business as usual* du consumérisme écocidaire ; mais une certaine radicalité écologiste devient une autre forme de conservatisme, qui mythifie une nature servant de garantie de pureté (localiste, nationaliste ou ethnique). En ce sens, Flusser ne défend pas une position technophile, mais émet

9. Voir sur ce point Frédéric Neyrat, *La Part inconstructible de la Terre : critique du géo-constructivisme*, Paris : Seuil, 2016.

un avertissement anti-technophobe : nous ne pouvons pas vivre d'amour et d'eau fraîche, entre « nous » ; nous avons bel et bien besoin de bouteilles, de machines, de chimie et d'informatique, au sein d'interdépendances et de solidarités qui ne peuvent être que planétaires. La question est de trouver comment mieux mettre quoi en bouteille, pour éviter les embouteillages catastrophiques...

Vers une écologie multinaturaliste

Le deuxième déplacement que proposent les écrits de Flusser consacrés à des questions écologiques concerne ce que nous avons l'habitude de reconnaître comme relevant de « la nature ». Sur cette question comme sur presque tout ce qu'il aborde, l'écrivain appuie sa pensée sur un « paradoxe », c'est-à-dire, étymologiquement, sur une proposition qui prend à contrepied (*para-*) nos opinions courantes (*-doxa*).

Selon l'idée orthodoxe, la nature est antérieure à la culture et il n'y a qu'une seule nature, universelle et omniprésente. Nommons cette nature « Orthonature ». [...] Selon l'idée paradoxale, la culture est antérieure à la nature. L'homme se trouve en elle et, « originellement », il ne trouve que culture autour de lui. Elle le détermine. Pour se libérer d'elle, il la déculture en la réduisant à la seule dimension épistémologique, et en éliminant ses dimensions éthiques et esthétiques : il la transforme en nature. Ainsi, il produit diverses natures. Appelons-les « Paranatures ». (p. 164)

Le retournement proposé ici est double. D'une part, Flusser passe d'une définition ontologique, qui décrit l'existence d'une certaine réalité objective (la nature comme « l'ensemble des choses non faites

par l'homme »), à une définition épistémologique, qui décrit notre façon de connaître et d'appréhender cette réalité (la nature comme « l'ensemble des choses explicables par les méthodes des sciences de la nature »). Même si l'existence de la planète Terre précède les savoirs culturels que des humains ont historiquement construits à son propos, nous n'abordons nos milieux de vie qu'à travers des notions culturellement construites, et celles-ci pré-informent ce que nous pouvons identifier comme naturel.

Depuis le 17^e siècle, nous avons développé une façon très particulière et très puissante de déjouer cette primauté de la culture sur la nature, grâce à ce que nous appelons « la science ». Car « appliquer les méthodes scientifiques, c'est vouloir chasser les mythes, les spectres, les dieux, les idéologies, en bref, les "valeurs" du monde de la recherche : c'est le décul-turer. Ce qui pourrait rester après l'application de ces méthodes, c'est la nature » (p. 166). Loin d'être une donnée première, ce que nous considérons comme la nature est donc le résultat d'une ascèse cognitive d'un type très particulier, très compliqué et exigeant : la science est une façon culturelle de débarrasser la nature des couches de préjugés culturels qui tout à la fois nous en permettent et nous en obstruent l'accès. Jusqu'ici, on est en pleine résonance avec le constructivisme que Bruno Latour élabore en observant le travail de laboratoire en ces mêmes années 1980.

Mais un deuxième retournement, plus déstabilisant, marque aussi le passage entre orthonature et paranatures : le basculement du singulier au pluriel. On croit aujourd'hui faire preuve d'une grande ouverture d'esprit en souscrivant à un multiculturalisme qui prend acte des différentes façons dont les différentes cultures humaines imaginent, catégorisent et façonnent leur

environnement. Flusser nous invitait déjà à aller beaucoup plus loin – du côté d'un *multinaturalisme* qui nous pousse cette fois dans les bras de l'Eduardo Viveiros de Castro des années 2000 (et ce n'est peut-être pas un hasard si ce multinaturalisme vient d'un Flusser-le-nomade qui a passé trente ans de sa vie au Brésil et a imaginé des « poupées russes cannibales »).

[L]a diversité des natures n'est pas comme la diversité des cultures : les diverses natures ne se situent pas, comme les diverses cultures, sur le même plan ontologique. Au contraire : les diverses natures ont, chacune, leur réalité propre, bien que ces réalités puissent s'enchaîner. [...] Nous n'avons, jusqu'ici, produit qu'une seule paranature, celle dont les sciences de la nature nous parlent. Et comme cette paranature est unique, nous la confondons avec l'orthonature de l'idée orthodoxe. Pour montrer que l'idée paradoxe est plus vaste, il faut élaborer d'autres arts, c'est-à-dire d'autres méthodes pour produire d'autres paranatures, des méthodes parallèles à celles des sciences naturelles, mais dans d'autres domaines du réel. (p. 168)

Plusieurs textes recueillis dans ce volume témoignent de la riche collaboration entre Flusser et Louis Bec, animateur principal de l'Institut scientifique de recherche paranaturaliste (ISRP). Qu'il s'agisse d'investiguer la vie sexuelle, affective, politique et esthétique de cet envers de l'être humain qu'est le *Vampyroteuthis*, ou de théoriser l'engagement politique des *sulfanogrades*, les deux complices se situent dans un mi-chemin insituable entre science et art, recherche et création, sérieux et humour, participant pleinement des deux à la fois.

Au-delà de l'exaltation ludique, de la provocation potache et des inquiétantes vertus de l'ironie, Flusser fraie ici une voie prometteuse dont l'écologie n'a pas encore commencé à prendre la mesure. Ce que nous nous obstinons à saluer comme *la* vérité scientifique révélant les lois nécessaires de *la* nature ne perdra rien de sa force et de sa valeur en se trouvant recadré comme *une* vérité nécessaire relevant de la construction d'*une* certaine nature parmi d'autres possibles.

Prenons des exemples triviaux : il y a une paranature générée par l'art des moulins, qui produit de l'énergie à partir des flux de vent et d'eau pour les domestiquer sous forme d'énergie mécanique ou électrique ; il y a une paranature issue de l'art de la radioactivité, dont résultent des produits semi-finis prenant la forme d'énormes quantités d'énergie, mais aussi des déchets mettant en danger les vies animales pendant des centaines de milliers d'années ; il y a une paranature déployée grâce à l'art des cellules photoélectriques, qui peut se moduler selon une grande diversité d'échelles, en exigeant cependant des procédures de production hautement sophistiquées et consommatrices de ressources minérales épuisables. Même si ces paranatures peuvent se recouper et se chevaucher localement, elles peuvent aussi proposer des chemins de développement profondément divergents et potentiellement incompatibles. D'un point de vue orthonaturel, elles peuvent toutes s'expliquer dans les termes de la physique. Mais elles sont très différentes du point de vue des types d'urbanisme qu'elles induisent (mégapoles *vs* bourgs), des valeurs sociales qu'elles promeuvent (société conviviale *vs* obsession sécuritaire), des régimes temporels (maîtrise continue *vs* intermittence), etc.

Imaginons qu'une secte du Sandwich autophage prenne Greta Thunberg pour sa sainte patronne et

convertisse une majorité des jeunes générations aux vertus des moulins, de la régénération des sols, de la permaculture et de l'hypnose régressive. En quelques décennies, on peut à peine imaginer les nouveaux savoirs, les nouvelles pratiques et les réaménagements du territoire qui pourraient faire découvrir/advenir une paranature sensiblement différente de l'orthonature qu'étudient nos laboratoires de recherche actuels. La connaissance fine des vents à l'échelle d'un quartier, une compréhension sympathique du monde des lombrics, la perception de certaines affinités discrètes entre les plantes, la conscience des responsabilités des générations antérieures dans nos perspectives : tout cela ferait apparaître des enchevêtrements d'interdépendances que nos sciences actuelles n'excluent sans doute pas, mais dont elles n'ont encore presque aucune idée. Ce pourraient bien être des entités nouvelles, comparables à celles imaginées par l'ISRP, qui viendraient à émerger, aux confins de recherches scientifiques, de créativité artistiques, d'emballages mimétiques et de nécessités pratiques. Avec pour conséquence – fréquemment soulignée par Flusser – de rebattre les cartes de la séparation trop étanche que nos institutions et nos imaginaires maintiennent actuellement entre sciences et arts, vérités et fictions :

Si la différence entre art et science disparaît, si toute science est un artifice, les critères de vérité changent. La vérité scientifique (la seule que nous sommes actuellement capables d'accepter) n'est plus l'adéquation d'une idée à un donné réel, mais l'adéquation d'une idée à un fait réel provoqué par cette idée. Non seulement la science est un art, mais aussi l'art devenu conscient de lui-même est une science, c'est-à-dire une

méthode pour connaître. Pour juger un tel art, il faut lui appliquer des critères épistémologiques. En conséquence, il n'y a pas une vérité, mais plusieurs types de vérités, selon l'art que nous appliquons. (p. 169)

L'écologie multinaturaliste flussérienne appelle donc à revisiter notre rapport aux sciences à la lumière de trois changements de perspective majeurs : 1° ce que nous considérons comme « la nature » (le donné, la réalité) n'est qu'une façon culturellement biaisée d'envisager nos environnements ; 2° loin de nous donner *la* vérité des lois de *la* nature, nos sciences nous permettent de dé-culturer (démystifier) *certaines façons* d'appréhender et de manipuler *certaines* états parmi une multiplicité de (para)natures possibles ; 3° aussi précieuses et irremplaçables que soient les méthodes scientifiques progressivement élaborées au cours des derniers siècles, nous en mutilons les puissances de transformation sociale en ne les inscrivant pas dans une profonde continuité avec ce que nous faisons relever de la création artistique.

Vers une écologie de l'automatisation pour nains artistes

Le troisième déplacement proposé par l'écologie flussérienne touche au cœur de nos débats politiques les plus actuels. Pour en comprendre les enjeux, il faut remonter à une approche qui envisage les cultures humaines comme différentes façons « d'injecter des valeurs dans les phénomènes ». Or, cela peut se faire selon deux modalités que Flusser distingue fortement. Selon la première, que Flusser appelle « travail », les valeurs sont choisies et les phénomènes sont sélectionnés ou altérés pour se conformer à ces valeurs. Selon la seconde, qu'il appelle « programmation », une opéra-

tion très particulière conduit à « incorporer des valeurs dans les phénomènes ». Il tire de cette distinction une conclusion qui vole dans les plumes aussi bien d'un travaillisme régnant jusque dans certains milieux de gauche que de l'imaginaire bucolique cultivé par de nombreux courants de l'écologie contemporaine :

[...] le travail est un geste qui n'est pas digne de l'être humain ; [...] il doit être délégué aux machines automatiques, afin que l'être humain se concentre exclusivement sur la programmation ; et le monde pourrait devenir automatisé, comme il devrait l'être. Ce que suggère la distinction nette entre programmation et travail réel, c'est que nous devons de nouveau tourner notre attention vers les valeurs dont nous avons été détournés par la résistance perfide propre à l'inertie des phénomènes sur lesquels nous travaillons. L'élément important dans l'automatisation n'est pas qu'elle nous délivre de cette résistance perfide (ce sont les machines qui doivent le supporter à présent), mais qu'elle nous met au défi de regarder les valeurs en face. [...] Le prix de la liberté, c'est que nous devons tourner notre attention vers les valeurs. Nous devons nous demander : « Qu'est-ce qui devrait être ? », « Que voulons-nous ? », « Pourquoi programmons-nous des robots ? », « Qu'est-ce que cette liberté nouvellement gagnée nous apporte de bon ? ». (p. 226)

Envisager *une écologie de l'automatisation* apparaîtra peut-être à certains d'entre nous comme une contradiction dans les termes¹⁰. N'est-ce pas l'industrialisa-

10. Pour l'exploration de cette (fausse ?) contradiction, voir Nick Srnicek et Alex Williams, *Accélérer le futur : post-travail et post-capitalisme*, Saint-Étienne : Cité du Design/it éditions, 2017 et Benjamin Bratton, *La*

tion qui a précipité le ravage de nos milieux de vie ? Du travail des champs à la fabrication *low tech* et au soin des personnes, l'impératif écologique n'est-il pas de désautomatiser ? Les accélérationnistes partisans de la *full automation* sont aussi méprisants envers le folklorisme de l'écologie bucolique que les « vrais » écologistes sont suspicieux envers le prométhéisme accélérationniste. C'est cette guerre de tranchées que minent les réflexions de Flusser. Il n'y a rien de mal à déléguer à des automates certaines tâches répétitives et pénibles, manuelles ou intellectuelles. Le gain principal n'en est toutefois pas tant de pouvoir produire et accumuler davantage de choses – selon la logique de la fabrique d'épingles d'Adam Smith – que de libérer nos attentions pour les réorienter vers d'autres activités non seulement plus gratifiantes mais plus importantes : la programmation des tâches productives, le design des objets et des milieux de vie, la plasticité créatrice et improvisatrice de l'art(isanat), mais aussi et surtout le questionnement collectif sur les valeurs qui orientent la production.

Bien au-delà des capacités de codage informatique, ce que Flusser appelle « programmation » est intimement lié à sa conception du *modèle*¹¹. En assemblant des pièces sur une chaîne de montage, je ne fais qu'accomplir des gestes déjà écrits (pro-grammés) pour moi par autrui. En écrivant un roman ou en montant une pièce de théâtre, même si je subis l'empreinte de programmes sociaux qui dépassent ma volonté personnelle, je peux proposer le modèle d'une certaine

Terraformation 2019, Dijon : Presses du réel/ArTeC, 2021.

11. Voir sur ce point l'ensemble de textes de Flusser publiés par Anthony Measure dans le no 74 de la revue *Multitudes* (2019), sous le titre général de « Vilém Flusser : vivre dans les programmes ».

forme de vie encore inconnue : ce modèle aura la capacité d'inspirer (de pro-grammer souplement) d'autres comportements à venir. Nos problèmes sociaux et environnementaux actuels tiennent à ce que notre travail productif reste dirigé par des modèles obsolètes : c'est en priorité vers la mise à jour de ces modèles qu'il faudrait diriger nos forces productives.

Dans la France macronienne comme dans la totalité des pays industrialisés, nous continuons à faire tourner en roue libre nos machines productivo-consuméristes, qui poursuivent leur trajectoire selon le pilotage automatique du *business as usual* obsédé par la croissance du PIB et l'attractivité du Capital. Par une ironie proprement tragique, ce sont les tâches de programmation qui sont aujourd'hui automatisées au niveau de nos décisions collectives. Face à ces inerties gouvernementales, Flusser demande s'il existe « quelque méthode [...] qui nous permette de choisir parmi les valeurs », pour suggérer : « après tout, n'est-ce pas le rôle de l'art [...] ? » (p. 228).

C'est sans doute une douce rêverie que d'imaginer un monde d'automatisation de larges pans du travail productif (bien entendu, pas tous) permettant à chacune et chacun de devenir programmeur/philosophe/artiste. Mais n'est-ce pas un résumé saisissant de notre seul avenir véritablement désirable ? Non pas au sens où tout le monde doit apprendre à coder, ou lire Heidegger, ou devenir danseuse. Mais au sens où réfléchir ensemble et créativement aux finalités et aux modalités de la production est désormais beaucoup plus important qu'y rajouter quelques innovations pour en assurer la croissance quantitative.

Les multiples « crises » que tente de cerner Flusser au sein des enchevêtrements du grand sandwich auto-phage composé/mastiqué désormais par l'ensemble des

sociétés humaines convergent en fait toutes vers une même exigence, qui est à mettre au cœur de la mutation écologiste. Quelles qu'aient été les avancées et les dérives rendues possibles par un libéralisme économiste prétendant suspendre toutes les valeurs spécifiques au calcul de leur contribution à la croissance du PIB, quelles qu'aient été les prétentions de la méthode scientifique à se situer au-dessus des valeurs (*wertfrei, value free*), cette suspension n'est désormais plus tenable. Nous ne pouvons pas ne pas affronter, collectivement, la négociation transculturelle de valeurs supérieures à celles de la puissance marchande et de la force militaire, valeurs qui doivent être fondées sur la contribution de nos activités à la cohabitabilité de la planète Terre.

Toute l'œuvre de Flusser peut être interprétée comme une préparation à une telle négociation. Mais si cet auteur-nomade a une conscience d'ores et déjà planétaire de ce défi, son statut d'exilé lui a donné aussi une certaine méfiance envers les appareils étatiques ou supra-étatiques auxquels on pourrait être tentés de déléguer cette négociation. Sa réflexion sur la technique, au moment où les grands ordinateurs partagés en *mainframe* devenaient des PC grâce à la vertigineuse miniaturisation des microchips, l'a poussé à situer les dynamiques de cette mutation nécessaire de nos valeurs partagées à une échelle bien plus petite, bien plus locale, bien plus humaine (quoique nécessairement connectée à grande échelle) :

La thèse proposée ici était que la crise de la foi par laquelle nous passons ne se manifeste pas, comme l'a cru le 19^e siècle, par une grandiose « revalorisation de toutes les valeurs », mais par un rétrécissement généralisé de nos modèles. Nos idées, nos valeurs, nos visions deviennent microscopiques. Les grands hommes, les

grandes puissances, les grandes guerres, les grands espoirs sont choses du passé, et sont devenues légèrement ridicules. C'est à présent le phénomène minuscule, l'énergie dans l'atome, l'effort minimal, le planning familial, le sectarisme, la minijupe et la mini-voiture qui dominent la scène. Selon cette thèse, nous sommes en crise, parce que nous nous méfions des grandes idées sans avoir encore appris à vivre comme des nains. (p. 289)

L'ouvrage de Ernst Friedrich Schumacher, *Small Is Beautiful*, sous-titré *A Study Of Economics As If People Mattered*, paraît en 1973, soit en quasi-synchronie avec le rapport Meadows & Meadows sur les limites à la croissance et avec les grands textes d'Ivan Illich sur la convivialité. Si « vivre comme des nains » semble prendre au mot un slogan de décroissance, c'est d'ores et déjà pour s'en moquer, autant qu'il se moque des « grands hommes », des « grandes puissances » et des « grands espoirs » comme autant de choses « devenues légèrement ridicules ». En nous dépeignant comme des tubes enchevêtrés dans un sandwich autophage peuplé de nains qui, libérés du travail, peuvent se livrer à la programmation artistique d'autres valeurs, Flusser a toujours au coin de la bouche, non seulement sa légendaire pipe, mais aussi son irrépensible sourire.

Ce sourire est porteur d'une autodérision qui n'enlève rien à la gravité des questions discutées, mais qui dégage humblement l'espace généreux d'une conversation enjouée, sans cesse stimulée par le paradoxe pour rester toujours ouverte à la contradiction¹². C'est

12. Sur l'importance de l'humour dans l'écologie contemporaine, voir Jacopo Rasmi, « Sans comique nos futurs s'effondrent », *AOC*, 15 décembre 2023.

à la lumière de ce sourire qu'il (ne) faut (pas) prendre (trop) au sérieux le tournant flussérien des écologies. Il s'agit bien d'*un* tournant cohérent, dont les divers aspects programmatiques convergent pour faire bifurquer drastiquement nos organisations sociales : au culte maximisateur de production, nous devons substituer un art de la meilleure consommation, fondé sur une meilleure prise en compte des vitesses de circulation et sur une nouvelle science des produits semi-finis ; au scientisme prétendument extérieur ou supérieur aux valeurs culturelles, nous devons substituer non seulement une négociation multiculturaliste, mais aussi des épistémologies multinaturalistes ; au lieu de conserver nos économies en pilote automatique, nous devons raffiner l'automatisation du travail répétitif pour diriger davantage d'attention vers l'invention d'autres modes et valeurs de vie ; pour assurer une cohabitabilité entre les cultures et les espèces, nous sommes certes arrivés en ce siècle « où tout ce qui est fondamental à la survie de l'humanité doit être envisagé à l'échelle de la planète », comme l'écrivait Sony Labou Tansi en 1989¹³, mais notre défi majeur est d'affronter ces défis planétaires en acceptant « un rétrécissement généralisé de nos modèles », afin d'éviter les travers dévastateurs des « grandes guerres » menées par les « grandes puissances » et les « grands hommes » du passé ; pour mener à bien cet ensemble de bifurcations, nous devons imaginer et valoriser de nouvelles façons de faire s'entre-féconder recherche scientifique, expérimentations artistiques et activisme politique¹⁴.

13. Sony Labou Tansi, *Encre, sueur, salive et sang*, Paris : Seuil, 2015, p. 127.

14. C'est à cette entre-fécondation que sont consacrés un ensemble de textes de Flussier à paraître prochainement sous le titre *Défis à la*

Si ce tournant flussérien a sa consistance propre à travers ses différentes dimensions, il a pour vocation d'inspirer *des* écologies plurielles, dans leur multiplicité d'approches, de sensibilités, de pratiques et d'échelles. Anti-esclavagisme, droits civiques, droits sociaux, féminisme, LGBTQ+ : tous les grands mouvements politiques ont obtenu des victoires sur la base de stratégies multiples faisant coexister (non sans conflits internes) radicalité et compromis, illégalismes et récupérations, résistance passive et désarmement actif¹⁵. Le tournant flussérien nous invite toutes et tous à élever nos multi-écologies à la puissance de nos multinaturalismes.

Yves Citton

Professeur de littérature et média à l'université Paris 8 Vincennes-Saint Denis et co-directeur de la revue *Multitudes*

recherche-crédation dans la Petite Collection ArTeC aux Presses du réel.

15. Voir sur ces questions Rodrigo Nunes, *Neither Vertical nor Horizontal: A Theory of Political Organization*, Londres : Verso, 2019.